

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

**MAGASIN**  
*DU*  
**BAS-CANADA,**  
**JOURNAL**  
Littéraire et Scientifique.



*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

*Hor. de Art. Post.*

---

---

**TOME SECOND.**

---

---

**M. BIBAUD,**

ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE.

---

**Montreal :**

*De l'Imprimerie de Ludger Duvernay.*

.....  
1832.



MAGASIN  
DU  
BAS-CANADA.

TOME II. JUILLET 1832. NUMERO I.

LES CANADIENS DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE.

*Extrait en substance de l'Histoire de l'Amérique Septentrionale, de M. de Bacquville de la Potherie.*

LA réputation des armes du roi (Louis XIV) s'étant répandue jusqu'aux endroits de la terre les plus éloignés, les Canadiens ont voulu faire voir, de leur côté, qu'ils n'étaient pas moins passionnés à soutenir les intérêts de sa majesté que les autres sujets. Animés de cette noble ambition, ils ont donné, en plusieurs occasions, des marques assurées de leur fidélité. Je ferai un récit de quelques actions particulières où je les ai vus occupés pour le service du roi, dans le temps que j'arrivai à Plaisance. Quoique leur manière de faire la guerre tienne un peu du caractère des sauvages, ils ne laissent pas de venir glorieusement à bout de leurs entreprises.

Les Anglais ont cette maxime, lorsqu'ils s'établissent dans les colonies, de mettre en usage tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie, autant que le climat des pays où ils se trouvent le peut permettre. Le grand nombre de havres qu'ils occupaient dans l'île de Terre-Neuve faisait voir que c'en était une des meilleures de l'Angleterre. M. d'IBERVILLE, connaissant la richesse de cette île, crut qu'il était du service du roi d'en arrêter le cours, et qu'en détruisant tous les endroits qu'ils habitaient, le commerce en serait interrompu. Il prit la liberté de représenter à M. DE PONTCHARTRAIN, qu'il était dangereux d'avoir de si puissants voisins aux environs de Plaisance, et s'offrit d'en faire l'entreprise. Sa majesté lui accorda de prendre pour cet effet des Canadiens, et lui commanda de se joindre, dans l'été de 1696, avec M. de BROUILLAN, gouverneur de Plaisance.

M. d'Iberville étant occupé à faire des expéditions dans

l'Acadie sur les Anglais, ne put arriver assez à temps. M. de Brouillan partit avec les vaisseaux qu'il avait, et prit plusieurs petits hâvres ; mais un différent survenu entre lui et les Malouins l'empêcha de prendre St. Jean. Il fut obligé de s'en retourner à Plaisance, où il trouva M. d'Iberville prêt à partir pour le joindre, ne l'ayant pu faire plutôt, parce que tous ses Canadiens n'étaient pas encore arrivés.

M. d'Iberville s'étant chargé de l'entière destruction de ces hâvres par terre, se disposa à partir pour en faire la tentative ; mais M. de Brouillan, voulant avoir part à une entreprise qui ne pouvait être que fort glorieuse, à laquelle il n'avait pu réussir avec quinze à seize cents hommes, lui arrêta ses Canadiens. Ceux-ci déclarèrent ouvertement qu'ils ne voulaient point lui obéir, voulant s'en retourner en Canada, et qu'ils se retireraient dans les bois plutôt que de l'accompagner. Ils se plaignirent qu'en partant de Québec, on ne leur avait point dit qu'ils dussent le reconnaître pour commandant, et ils savaient même qu'ils étaient aux frais de M. d'Iberville, dont ils avaient reçu de l'argent. M. de Brouillan sachant que M. d'Iberville avait ordre de faire la guerre seul en hiver (ce qu'il avait toujours regardé comme impossible,) lui fit cependant parler DEMUID, capitaine d'une compagnie d'infanterie en Canada, qui était venu conduire le détachement des Canadiens, qui lui dit que M. de Brouillan voulait seulement se trouver à la prise de St. Jean, avec de ses habitans, sans entrer dans aucune prétention sur les avantages qu'il en pourrait tirer. Lorsqu'un commandant possède le cœur de ceux qui sont sous son obéissance, il lui est aisé de les manier, et de leur inspirer ses sentimens, autant qu'il le juge à propos. La conduite de M. d'Iberville fut tout-à-fait judicieuse dans une situation aussi embarrassante que celle où il se trouvait. Après avoir calmé les esprits irrités des Canadiens, qui ne sont pas si maniables, il se détermina d'aller à St. Jean.

Appréhendant quelques coups de vent, assez fréquents dans cette saison, qui le jetant au large, auraient pu l'obliger d'aller en France avec six-vingts hommes, qui étaient à ses frais, et dépens, il prit le chemin de terre. Ils furent accompagnés de JEAN BEOVILH, chef de guerre des Abénaquis, et de l'abbé BAUDOUIN, missionnaire de l'Acadie. Ils partirent tous de Plaisance le jour de la Toussaint de l'année 1696, pour aller au fond du port, qui a près de deux lieues de profondeur. Ils montèrent le lendemain dans les bois environ une demi-lieue, et le troisième jour marchèrent dans un pays mouillé, couvert de mousses, où ils enfonçaient cassant avec les jambes les glaces. Cette marche dura neuf jours, dans des bois si épais qu'à peine pouvait-on passer, étant obligé de traverser des rivières,

des lacs, jusqu'à la ceinture, dans un temps où le froid était fort rude. Le 10, M. d'Iberville arriva le premier au Forillon, avec dix hommes, qu'il avait détachés des autres. Il envoya de là DEPLÈNE à Cabreuil avec douze hommes. Celui-ci enleva quantité de vivres et emmena douze prisonniers, qui déclarèrent qu'il y avait cent hommes le long de la côte, jusqu'à Bayeboulle, qui commençaient à faire des habitations. M. d'Iberville étant à la tête de cent vingt-quatre Canadiens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs gentilshommes, quatre officiers, et le chef de guerre des Abénaquis, se mit en chaloupe pour Bayeboulle, qui est à six lieues du Forillon. Ils prirent, en arrivant, un vaisseau marchand, d'environ cent tonneaux, dont l'équipage s'en fut dans les bois avec les habitans du lieu. Vingt Canadiens partirent pour St. Jean. Dix autres, courant les bois, enlevèrent cinq hommes. DESCHAUFOURS, gentilhomme de l'Acadie, se détacha avec six Canadiens pour Onitslibaye. Six autres firent quatre prisonniers. Deux Canadiens du parti qui était allé à St. Jean revinrent. Le reste observait le Petit-Hâvre, qui est à cinq lieues de Bayeboulle, avec un prisonnier, qui leur apprit qu'il n'y avait à St. Jean que trois navires marchands.

Ces découvertes étant faites, on alla droit à St. Jean. M. d'Iberville ayant choisi MONTIGNY, lieutenant d'une compagnie en Canada, pour son lieutenant, partit le premier avec sept Canadiens, pour se rendre maître des hauteurs d'où l'on pouvait découvrir M. de Brouillon, qui conduisait son détachement. Comme il était impossible d'avoir des chevaux et des charriots pour porter les bagages dans des chemins impraticables, chaque Canadien était chargé de ses munitions. Trois heures après cette marche, M. d'Iberville ayant rencontré ceux qui revenaient de la découverte de St. Jean, arrêta trente Anglais du Petit-Hâvre, qui avaient découvert les nôtres. Il les attaqua, et passant une rivière très rapide jusqu'à la ceinture, se rendit maître de ce lieu, où il trouva de la résistance par les retranchemens que les Anglais y avaient faits. Les ennemis y perdirent trente-six hommes, et il y eut quelques prisonniers. Le reste gagna St. Jean. Les neiges augmentèrent beaucoup, et comme il s'agissait de vaincre ou de mourir, l'on marcha, le 28 Novembre, en ordre de bataille,

Montigny marchant cinq cents pas devant la troupe, faisait l'avant-garde avec trente Canadiens, MM. de Brouillon et d'Iberville suivaient avec le corps. Les habitans de ce gouvernement étaient à la tête, avec ordre cependant de laisser passer les Canadiens, en cas d'attaque. Après deux lieues et demie de marche, l'avant-garde découvrit à la portée du pistolet les ennemis, au nombre de quatre-vingts, postés avantageuse-

ment dans un bois brûlé, derrière des rochers. Montigny se voyant découvert, anima ses gens, qui donnèrent tête baissée dessus. M. L'abbé Baudouin exhorta en peu paroles les Canadiens, et leur ayant donné l'absolution générale, chacun jeta les hardes dont il était chargé. M. de Brouillan les attaque à la tête; M. d'Iberville se jette sur la gauche, où il les prend en flanc, à l'abri des rochers. Le combat s'opiniâtre une demi-heure: ou en tue plusieurs; les autres plient. Celui-ci, l'épée à la main, avec le chef des Abénaquis, donne dessus; les autres se battent en retraite. Ils se réfugient à St. Jean; il les y force. Ils se jettent dans deux forts; il les leur fait abandonner, s'en rend maître, et fait trente prisonniers avec quelques familles. Le reste se sauve dans un grand fort et dans une quai che, qui était dans le havre. Les Anglais perdirent cinquante hommes dans cette poursuite. Le trompette de M. Brouillan y fut tué; trois de ses gens et deux Canadiens furent bléssés légèrement.

Deux cents hommes s'étaient jetés dans le grand fort: il était à propos de se faire un chemin découvert pour le reconnaître. Demuid et Montigny, avec soixante Canadiens, brûlèrent, pour cet effet, les maisons voisines. Pendant que ceux-ci mettaient le feu à toutes ces maisons, M. d'Iberville s'était avancé avec trente autres pour les soutenir.

Le fort se rendit le 30 Décembre. Ceux qui y étaient, persuadés que les Canadiens ressemblaient aux Iroquois, nation impitoyable, s'attendaient qu'on leur enlèverait la chevelure, s'ils étaient pris d'assaut. Demuid eut ordre de rester dans la place avec soixante hommes.

Comme M. d'Iberville devait continuer la guerre, le reste de l'hiver, il ne put se défaire de ses Canadiens. L'on fut contraint de brûler le fort et toutes les habitations, à la réserve de quelques maisons, qui furent conservées pour les malades. La terreur qui s'était répandue parmi les Anglais, les obligea d'abandonner plusieurs endroits, et de se réfugier à Carbonnière. Montigny eut ordre de M. d'Iberville de passer à travers les bois avec douze hommes, pour se saisir de Portugalcove, à six lieues de St. Jean, dans la baie de la Conception. Il enleva une chaloupe qui venait de Carbonnière pour apprendre les nouvelles de St. Jean. Deux de son parti rapportèrent qu'il avait fait trente prisonniers. Bientôt le nombre s'en trouva de cent, y compris les habitans de Kividi, proche St. Jean.

M. d'Iberville prit, de son côté, tous les moyens pour se rendre maître des autres havres. Il est de la politique d'un commandant de ménager le peu de monde qu'il a, lorsqu'il se trouve obligé de faire plusieurs expéditions; mais il n'est pas naturel que cent hommes dussent triompher de mille. Les

Canadiens s'étaient fait cependant une loi d'en venir à bout. Il faut qu'un Canadien soit convaincu de la valeur de son capitaine pour qu'il lui obéisse. Il est vrai que tous les officiers de M. d'Iberville ne respiraient que la gloire. Ils savaient parfaitement bien leur devoir, ainsi il pouvait se fier à leur bonne conduite.

Après qu'une batterie de huit pièces de canon eut été détruite à Portugalcove; que LA PERIERE fut de retour du Cap St. François et de Toscove, où il avait fait treize prisonniers, que l'on eut brûlé environ quatre-vingts chaloupes, et que l'on se fut rendu maître de trente-cinq lieues de pays, dans la baie de la Conception, M. d'Iberville partit, le 13 Janvier 1697, avec tout son monde.

Il était à propos de frayer les chemins: Montigny se rendit pour cet effet à Portugalcove, où les autres se rendirent ensuite. Après y avoir séjourné deux jours, à cause de la quantité prodigieuse de neige, Montigny partit de rechef avec trente hommes des plus vigoureux: le reste fit en un jour ce qu'il n'aurait pu faire qu'en deux. L'on continua le chemin: les verglas brisèrent les raquettes. Les uns tombent à faux; les autres sont presque ensevelis dans la neige; Montigny tombe lui-même dans une rivière, y laisse son fusil et son épée, pour n'y pas perdre la vie. Enfin l'avant-garde arrive au fond de la baie, qui est à vingt-cinq lieues par terre de St. Jean, où elle prend douze Anglais; et dans l'attente de M. d'Iberville, qui conduisait la troupe, Montigny alla par mer en canot, au Havremen, où il en prit encore autant, qui arrivaient de Carbonnière. Le chemin était trop long par terre pour se rendre à Carbonnière: il eût fallu faire trente lieues, pendant qu'on y pouvait aller par mer en deux ou trois heures. L'on équipa trois chaloupes et un esquif, dans lesquels cent-vingt-quatre Canadiens s'embarquèrent. Après avoir cinglé trois lieues au large vent devant, l'on aperçut quatre chaloupes, qui se doutant que les Français venaient à l'île de Carbonnière, revirèrent de bord, et portèrent l'alarme partout. On laissa en passant Bridge, habitation bien établie, pour donner dans Portgrave, qu'on prit. Le grand nombre de bestiaux qu'il y avait servit de rafraîchissement à des gens qui surent bien en profiter.

Montigny fut détaché, à la pointe du jour, avec cinquante hommes, dans trois chaloupes, pour se saisir de Mousquith, qui est entre le Hâvre de Grâce et Carbonnière, et le reste s'embarqua dans cinq autres, pour cette île, vers neuf heures du matin. Montigny fit plusieurs Anglais prisonniers et chassa les autres dans Nieuwerlican, à six lieues de Carbonnière.

Cette île tennit fort à cœur à M. d'Iberville; il savait de

quelle importance il était de s'en rendre maître, et ils connaissaient en même temps qu'outre l'assiette du lieu, la saison était un grand obstacle à une pareille entreprise. Il n'y avait qu'un petit débarquement à la pointe de l'ouest, à portée de pistolet d'un retranchement de chaloupes, où il y avait quatre canons de six livres. Il fallait un calme pour y aborder, et encore c'était tout ce que pouvaient faire deux chaloupes. Le temps devint plus rude que jamais. M. d'Iberville envoya sur le minuit deux chaloupes : l'on rapporta que le ressac était toujours gros à l'île, et que l'on n'y pouvait débarquer. Le lendemain, 30 Janvier, quatre-vingts hommes s'embarquèrent du côté de l'Est et du Nord. Une sentinelle demande, qui vive ? Montigny, sans s'éouvoir, fait doubler la rame ; les autres le soutiennent : ils veulent mettre pied à terre ; le verglas et le ressac les en empêchent. La sentinelle tire dessus sans blesser personne, et ceux du corps-de-garde arrivent sur ces entrefaites, postés sur une hauteur capable d'arrêter mille hommes.

Une retraite faite à propos est plus avantageuse à un commandant que de sacrifier mal à propos l'élite de ses troupes, lorsqu'il veut les ménager pour d'autres endroits dont il veut se rendre maître. Le Hâvre de Grâce, le plus ancien établissement de la colonie, fut brûlé, et pendant que BOISBRIANT, enseigne d'une compagnie en Canada, faisait plusieurs prisonniers, et que Deplène faisait main-basse à Sommoncove sur vingt hommes, LA PERADE, sous-lieutenant, fut détaché pour tenir en bride ceux de Portugalcove et de Bridge. Leur manque de parole leur attira ensuite Montigny et Boisbriant, qui mirent le feu chez eux.

M. d'Iberville s'embarqua avec cinquante hommes, dans trois chaloupes, le 3 Février, pour aller à Bayever, à dix lieues de Carbonnière. Ils arrivèrent à la pointe du jour à trois lieues en deça. Les meilleurs coureurs donnèrent dans un bois, où ils prirent deux Anglais qui s'en allaient au vieux Perlican, et sept autres qui en revenaient. Comme ils déclarèrent qu'il y avait plusieurs chaloupes prêtes à partir pour l'île de Carbonnière, M. d'Iberville y alla attaquer quatre-vingts hommes, qui se rendirent à discrétion. Il alla ensuite soumettre les habitans de Bayever, et revint au vieux Perlican, où le reste des Canadiens l'attendaient.

A mesure que l'on se rendait maître de tous ces Hâvres, on y arborait le pavillon français. Les habitans de Nieuperlican s'étaient retirés à Hayrecontent, où ils se croyaient plus en sûreté. Mais comme ils étaient dans des alarmes continuelles, n'entendant parler que des Canadiens, qui n'aimaient guère à leur faire grâce, et qu'ils savaient cependant que M. d'Iber-

ville en agissait généreusement avec eux, ils lui envoyèrent demander la vie sauve, et sortirent de leur retraite au nombre de trente hommes, avec leurs femmes et leurs enfans. On y laissa Deschaufours avec dix hommes pour y commander.

Après une entrevue inutile pour un échange de prisonniers, et pendant que M. d'Iberville était allé à Plaisance pour y apprendre des nouvelles, Boisbriant devait rester à Havre-content, pour y observer les mouvemens qu'on ferait vers Carbonnière, et Montigny ressembler deux cents des principaux prisonniers à Bayeboulle. En revenant de Plaisance, M. d'Iberville rencontra La Périère au fond de la baie de Cromwell, avec soixante prisonniers. Il avait livré aux Anglais un combat où ceux-ci avaient eu onze hommes de tués, sans qu'il en eût lui-même perdu un seul. M. d'Iberville étant arrivé au vieux Perlican, dans la nuit du 13 Mars, y prit un bâtiment chargé de vivres, et détruisit les habitations qu'il y avait, ainsi que celles de Bayever.

M. d'Iberville se disposait à achever de ruiner tout ce que les Anglais avaient dans l'île, lorsque l'arrivée de l'expédition pour la baie d'Hudson, l'obligea de revenir à Plaisance, et d'embarquer ses Canadiens sur l'escadre. — C'est une chose admirable que cent vingt-cinq Canadiens se soient rendus maîtres d'une si grande étendue de pays, dans la saison la plus cruelle que l'on puisse s'imaginer. Le froid, la pluie, la neige, la faim et la soif devaient être autant d'obstacles. Ils firent cependant plus de sept cent prisonniers, et tuèrent, en différentes occasions, plus de deux cents hommes, n'en ayant eu des leurs que deux de blessés.

## LES ROCHERS PEINTS DU LAC SUPERIEUR.

Sur la côte méridionale du Lac Supérieur, à environ cinquante milles du Sault de Ste. Marie, sont d'immenses rochers escarpés, appelés par les voyageurs Canadiens, le Portail et les Rochers Peints. Ce nom leur a été donné en conséquence des diverses apparences qu'ils présentent aux voyageurs, lorsqu'ils passent près de leur base, dans leurs canots. Il n'est besoin que d'un peu d'aide du côté de l'imagination, pour y découvrir des tours crénelées, des dômes élevés, des pinacles, des pyramides, et toutes les formes sublimes, grotesques ou fantastiques que le génie de l'architecture ait jamais inventées. Ces rochers sont une masse de pierre non interrompue, qui s'élève à trois cents pieds au-dessus du niveau du lac, et s'étend l'espace de quinze milles le long de la côte. Les Canadiens ne passent jamais le long de ces rochers que quand

le lac est entièrement calme, et les sauvages, avant d'en faire la tentative, offrent leurs oblations accoutumées à leurs manitous, pour se les rendre favorables. L'œil cherche instinctivement le long de ce rempart éternel un lieu de débarquement et de sûreté ; mais il le cherche inutilement. Ayant une impénétrable barrière de rocher d'un côté et une interminable expansion d'eau de l'autre, un frêle canot d'écorce, qui serait assailli soudainement par une tempête sur le lac, périrait aussi infailliblement, que s'il était sur le bord de la cataracte de Niagara. Le rocher est une pierre sablonneuse, qui se dégrade facilement en conséquence de l'action continuelle de l'eau ; cependant, il n'y a aucune masse détachée sur laquelle l'œil puisse se reposer et apercevoir un moyen de sûreté. Le lac est si profond, que les blocs qui se détachent de la masse totale, demeurent ensevelis et cachés sous l'eau, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en sable. L'action des vagues a miné tous les points saillants ; il y a des endroits où l'immense précipice est appuyé sur des arches, et les fondemens sont entrecoupés de cavernes dans tous les sens. Quand nous passâmes le long de cet immense ouvrage de la nature, il n'y avait presque pas de vent, et le lac était calme ; mais le moindre mouvement des vagues, qui dans le calme le plus profond, agitent ces mers intérieures, produisait dans les cavernes profondes dont je viens de parler, un bruit qui ressemblait à celui d'un tonnerre lointain, et qui venait frapper l'oreille, comme s'il eût été roulé en avant dans ces retraites ténébreuses impénétrables aux regards humains. Jamais son plus lugubre et plus effrayant n'a frappé les nerfs acoustiques de l'homme. Il a fait sur moi une impression que ni le temps ni l'éloignement ne pourront jamais effacer. Assis dans un frêle canot d'écorce, sur les eaux limpides du lac, nous paraissions comme suspendus en l'air, tant est transparent l'élément sur lequel nous flottions. En regardant les énormes créneaux, qui étaient comme suspendus au-dessus de nous, et dont le moindre fragment nous aurait détruits, nous sentîmes profondément, combien nous étions faibles et petits. Nous ne paraissions que comme un point sur la face de la création. Tous tant que nous étions, sauvages, voyageurs, soldats, officiers et valets, nous contemplâmes, dans un étonnement silencieux, le terrible échantillon de la puissance créatrice, à la base duquel nous nous trouvions, et nul son ne vint frapper nos oreilles pour interrompre le mugissement continu des vagues. Nul temple, nulle cathédrale élevée par la main des hommes, nulle pompe religieuse, ne saurait inspirer au spectateur un plus profond sentiment d'humilité, ni le convaincre plus fortement de l'immense distance qu'il y a de lui au tout-puissant Architecte.

L'auteur de cet article a vu la chute de Niagara et le passage du Potomac à travers la Chaîne Bleue, deux des plus grands et des plus étonnans spectacles qu'offre la nature dans notre pays : l'impression qu'ils laissent dans l'esprit est faible et passagère, comparée à celle des "Rochers-Peints" du Lac Supérieur. *Par le Gouverneur Cass.*

## ARBRES CURIEUX.

L'ARBRE à pain est un des plus curieux et le plus utile, peut-être, qu'il y ait dans la nature. Il croît dans la plupart des îles de l'océan Pacifique et de l'océan Indien, et dans plusieurs de celles de l'Amérique. Dans l'île de Guam, il devient plus gros que nos pommiers. Lorsque le fruit est mûr, il est de couleur jaune, doux au toucher, et d'un goût un peu sucré. Il n'a ni noyau ni pepins. Les Guamans le pétrissent, et en font un pain qui se conserve pendant huit mois de l'année.

Mais le plus curieux peut-être des phénomènes végétaux, quoique les hommes n'en retirent pas autant d'utilité que de l'arbre à pain, c'est le *palo de vaca*. Cet arbre produit une liqueur glutineuse fort ressemblante au lait des animaux. Il croît ordinairement sur les bords et dans les fentes des rochers, et porte des feuilles sèches et coriaces. Il se passe plusieurs mois de l'année sans que son feuillage soit humecté d'une seule ondée de pluie, et ses branches paraissent entièrement desséchées : mais si l'on en perce le tronc, particulièrement au lever du soleil, il en découle une liqueur jaune, nourrissante, qui répand une odeur de baume, et qui a plusieurs des qualités du lait. Le matin, les naturels du pays se rendent à ces arbres avec des tasses ou des gobelets qu'ils rapportent pleins de lait pour leurs enfans. De sorte, dit HUMBOLDT, que cet arbre ne ressemble pas mal à un berger qui distribue le lait à son troupeau. Les Araguans l'appellent la Vache, et les Cauca-guans, l'arbre au lait. Il croît depuis Barbuta jusqu'au lac de Maracaïbo, dans la Colombie.

On trouve, dans l'intérieur de l'Afrique un arbre qui fournit d'excellent beurre. Il ressemble au chêne américain, et son fruit est peu différent de l'olive d'Espagne. Il croît abondamment dans le pays des Achantis, et dans les forêts situées près de Kabba. Le beurre végétal que fournit son amande est blanc, plus ferme, et suivant PARK, beaucoup meilleur que celui qui se fait avec le lait de vaches. Il a aussi l'avantage de se conserver toute l'année, sans sel, même dans ce climat brûlant.

L'arbre à crème de Sierra-Leoné fournit une liqueur saccharine à peu près semblable. Sa fleur ressemble à celle du vahea, et son fruit à celui du voacanga, avec lequel les Madagasques font de la glu, et à celui de l'urceacla, qui produit le caoutchou de Sumatra.

Dans quelques régions de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, on tire du palmier un liquide qui, par un procédé facile, est converti en vin. Cette espèce de palmier se perce régulièrement. Dans le Congo, il rend beaucoup la nuit, mais peu durant le jour.

Entre la Baie de la Table et la Fausse Baie, près du cap de Bonne Espérance, croît un arbrisseau dont les baies sont d'excellente chandelle. Cette plante est bien connue dans les Azores et en Amérique, où on la nomme myrte à chandelles. Il croît aussi dans l'île de Sumatra un arbrisseau qui fournit du suif en abondance, et le quillai de la Chine a plusieurs des propriétés du savon.

Il y a au Chili un arbuste qui fournit un encens égal en bonté à celui d'Arabie. Il découle des pores de l'écorce, sous la forme de globules lacrymaux. Ces globules sont blancs et transparents, et ont un goût amer, mais une odeur fortement aromatique. Dans ce beau pays croît encore, à soixante lieues de la mer, une espèce de basilic, qui, dans un sol où il n'y a nulle apparence de sel, se couvre, le matin, depuis le printemps jusqu'à l'hiver, de globes salins, dont les Chiliens se servent en guise de sel.

Au Mexique, il y a un arbre dont la fleur, avant de s'épanouir, ressemble à la main fermée d'un singe, et lorsqu'elle est épanouie, à sa main ouverte. De là lui est venu le nom scientifique de *chirantodendron*. Il n'y a pas encore longtemps, il n'existait qu'un seul échantillon de cet arbre dans le monde connu. Il croît et a fleuri pendant plusieurs siècles à Toluca, ville du Mexique, où il est regardé comme sacré, et où l'on se rend d'endroits fort éloignés, pour avoir de ses fleurs. Avant 1787, c'était le seul arbre de ce genre qui eût jamais été vu. Mais quelques botanistes ayant été à Toluca, cette année-là, ils en prirent des boutures, et les plantèrent dans les jardins royaux de Mexico, où l'une d'elles prit racine, et avait crû, en 1804, à la hauteur de quarante-cinq pieds.

Le talipot de Ceylan s'élève à la hauteur de cent pieds, et sa feuille est si grande, qu'elle peut couvrir de seize à vingt hommes, comme un parapluie. Mais la plante aux plus grandes feuilles qu'il y ait au monde, est le trouli de Surinam. Sa feuille court sur le sol, et atteint quelquefois trois pieds de largeur et trente de longueur. Les naturels du pays en couvrent leurs maisons, et cette couverture est très durable.

IVES, dans son voyage aux Indes, dit qu'il a vu, près de Trevan de Parum, un banyan capable de mettre à couvert dix mille hommes. Le Dr. FRYER va plus loin, quand il dit qu'il y en a de si grands, que trente mille hommes et chevaux pourraient reposer sous l'ombre d'un seul. Dans une des îles de Nerbudda, à quelques milles de Baroach, il en croît un qui l'emporte sur tout autre de l'Inde : il a deux mille pieds de circonférence ; aussi les voyageurs l'appellent-ils la "Merveille du monde végétal." Des armées entières peuvent camper sous ses branches. Les Indous le regardent comme le symbole d'une divinité prolifique ; et souvent, dans leurs excursions, les officiers anglais passent des semaines sous son abri.

Le capot est le seul arbre qui puisse être comparé au banyan. BOSMAN rapporte qu'il en a vu un, sur la Côte d'Or de Guinée, qui était si monstrueux, qu'il aurait couvert de son ombre vingt mille hommes au moins.

Ce qu'on dit de l'âge de certains arbres a aussi quelque chose d'extraordinaire. FRANKLIN parle de deux cyprès que les Perses croyaient avoir plus de six cents ans. CHARDIN fait mention d'un platane de mille ans. FORBES dit qu'il a fumé son calumet sous le banyan même où une partie de la cavalerie d'Alexandre se mit à couvert ; et les présents chênes du Liban ne peuvent pas avoir moins de deux mille ans d'existence.

Une plante bulbeuse, trouvée dans la main d'une mommie égyptienne, où elle était depuis au moins trois mille ans, ayant été mise en terre, elle a végété et est aussi fraîche que jamais ; tant la durée de la vie végétale l'emporte sur celle de la vie animale. "Ceux," dit un journal américain, à cette occasion "ceux qui ont élevé les pyramides sont oubliés ; les pyramides elles-mêmes s'écrouleront et seront réduites en poussière, tandis que l'herbe qui croît à leur base, selon la réflexion touchante de MATURIN, se renouvellera de jour en jour."

---

## LA CAVERNE DES SERPENS, AU PÉROU.

UN murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, et la confond avec la terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse et qui se renfle comme celui des vagues. Aux se-

cousses. Que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, et se s'entrouvre ; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine, et à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlisant, voyaient passer à côté d'eux, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes : dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte à tout adouci.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence de la tempête : il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait. Enfin il arrive en rampant, au bas d'une roche escarpée, et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre, et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour, et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens, dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue, et entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit que Molina reconnaît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons ; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élaner sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se trainer hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une terrible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa terreur : il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait s'échapper ou mourir. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se soulève avec lenteur, se courbe, et les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui

sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva : car les serpens en avaient eu autant de frayeur que lui-même ; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Marmonte!

### LA PESTE.

AINSI que les humains, l'air a ses maladies :  
 Que de fois, propageant ses vastes incendies,  
 Des infectes vapeurs dont le charge l'éte,  
 Il fait naître, et nourrit ce monstre détesté,  
 Des fléaux le plus grand, des maux le plus funeste,  
 Que LA FONTAINE enfin tremble à nommer : la peste !  
 Surtout dans ces climats, où des soleils plus beaux,  
 Ainsi qu'à leurs trésors, ajoutent à leurs maux.  
 Les animaux d'abord éprouvent son ravage ;  
 L'agneau naissant expire en un frais pâturage ;  
 Les loups ont oublié leur instinct dévorant,  
 La colombe son nid, Philomèle son chant ;  
 Le tigre furieux cède au mal qui l'opresse ;  
 Le lion perd sa force, et le cerf sa vitesse ;  
 Le timide chevreuil ne songe plus à fuir ;  
 Le farouche taureau s'étonne de languir ;  
 Le coursier qui jadis, noble amant de la gloire,  
 Superbe, l'œil en feu, volait à la victoire,  
 Maintenant terrassé sans avoir combattu,  
 Marche les crins pendans et le front abattu.  
 Mais combien plus cruel, malheureux que nous sommes,  
 Ce terrible fléau vient fondre sur les hommes !  
 De rameaux en rameaux court moins rapidement  
 D'une forêt en feu le vaste embrasement,  
 La flamme que conduit une mèche perfide  
 Saisit d'un vol moins prompt le salpêtre homicide.  
 Le mal corrompt le sang, infecte les humeurs,  
 Couvre les corps flétris de livides tumeurs,  
 D'ulcères dévorans ronge la chair brulante ;  
 Après lui le trépas, devant lui l'épouvante,  
 Sur les ailes des vents il court se propager ;  
 Chaque souffle est mortel, chaque être a son danger ;  
 Le désir est craintif, le besoin se défie,  
 La faim goûte en tremblant l'aliment de la vie ;  
 La main craint de toucher, l'odorat de sentir ;  
 De tous les élémens la mort semble sortir ;  
 Des feux d'un ciel impur elle embrase le monde ;  
 La mort roule dans l'air, elle empoisonne l'onde,

Les terrestres vapeurs lui prêtent leur poison ;  
 Terrible, elle poursuit sa hideuse moisson.  
 L'un meurt dans ses vieux ans, un autre à son aurore :  
 De la jeune beauté le tein se décolore ;  
 Le délire effaré trouble ces yeux si doux,  
 Et l'objet des désirs le devient des dégoûts.  
 Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes,  
 En foule sont jetés des cadavres immondes.  
 Adieu les saints concerts et le culte de Dieu ;  
 L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu :  
 Le malheur les unit, la terreur les sépare ;  
 Chacun craint ce qu'il aime, et la peur est barbare ;  
 Le zèle, le devoir, la pitié, tout se tait ;  
 L'amour lui-même est sourd, et le sang est muet.  
 L'enfant épouvanté s'écarte de son père ;  
 Le frère fuit sa sœur, et la sœur fuit son frère ;  
 La mère, de son fils redoute le berceau,  
 Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau.  
 Mais, ô retour cruel, celui dont la faiblesse  
 Par une lâche crainte étouffa la tendresse,  
 Expiant par l'oubli le refus des secours,  
 Finit dans l'abandon ses misérables jours.  
 D'heure en heure, le mal prend des forces nouvelles ;  
 Avec la faux du temps, il emprunte ses ailes,  
 Vole de couche en couche, erre de seuil en seuil :  
 La mort produit la mort, le deuil sème le deuil ;  
 Le montre affreux triomphe, et son haleine immonde  
 Infecte la nature et dépeuple le monde.

DELISLE, *les Trois Règnes de la Nature.*

## CHOLERA.

*Ex A. Corn. Celsi Medicinæ libro IV.*

A visceribus ad intestina veniendum est, quæ sunt et acutis et longis morbis obnoxia. Primòque faciendâ mentio est *Cholerae* ; quia commune id stomachi atque intestinorum vitium videri potest. Nam simul et dejectio et vomitus est : præterque hæc inflatio est, intestina torquentur ; bilis suprâ infrâque erumpit, primùm aquæ similis, deindè ut in eâ recens caro lota esse videatur, interdùm alba, nonnunquàm nigra, vel varia. Orogd eo nomine morbum hunc *Choleran* Græci nominârunt. Præter ea verò quæ suprâ comprehensa sunt, sæpè etiam crura manusque contrahuntur, urget sitis, anima deficit : quibus concurrentibus, non mirum est, si subitò quis moritur.

Neque tamen ulli morbo minori momento succurritur. Protinus ergo ubi ista cæperunt, aquæ tepidæ quàm plurimum bibere oportet, et vomere. Vix unquam sic non vomitus sequitur; sed etiamsi non incidit, miscuisse tamen novam materiam corruptæ prodest; parsque sanitatis est vomitum esse suppressum. Si id incidit, protinus ab omni potione abstinendum est. Si verò tormina sunt, oportet frigidis et humidis fomentis stomachum fovere; vel, si venter dolet, iisdem egelidis, sic, ut venter ipse mediocriter calentibus juvetur. Quod si vehementer et vomitus et dejectio et sitis vexant, et adhuc subcruda sunt quæ vomuntur, nondum vino maturum tempus est: aqua, neque ea ipsa frigida, sed potius egelida danda est: admoventumque naribus est pulegium ex aceto, vel polenta vino aspersa, vel mentha, secundum naturam. At cum discussa cruditas est, tum magis verendum est ne anima deficiat. Ergo tum confugiendum est ad vinum. Id esse oportet, tenne, odoratum, cum aquâ frigidâ mixtum; vel polentâ adjectâ vel melle quoque assumere expedit: quotiesque aliquid aut stomachus, aut venter effudit, toties per hæc vires restituere . . . . .

At si inanis est homo, et crura ejus contrahuntur, interponenda potio absinthii est. Si extremæ partes corporis frigent, ungendæ sunt calido oleo, cui ceræ paulum sit adjectum, calidisque fomentis nutriendæ. Si ne sub his quidem quies facta est, extrinsecus contra ventriculum ipsum cucurbitula admoventanda est, aut sinapi superimponendum. Ubi ilis constitit, dormire oportet: postero die utique à potione abstinere: die tertio in balneum ire: paulatim se cibo reficere; somno quisque facile adquiescit; item lassitudine et frigore. Si post suppressam choleram febricula manet, alvum duci necessarium est: tum cibus vinoque utendum est.

## LE CHOLERA EN CANADA.

### OPINIONS, ARGUMENTS, AUTORITÉS ET FAITS.

*Opinion.*—La maladie est la même que celle qui a régné dans l'Inde depuis 1817, et en Europe depuis 1830.—Tous les docteurs.

*Fait.*—Elle n'a pas été apportée en Angleterre par les vaisseaux des Indes.

*Opinion.*—Elle ne peut être portée à une grande distance par mer.

*Donc.*—Elle ne peut être portée par les vaisseaux à travers l'Atlantique.—Rapports officiels de Londres.

*Fait.*—Un nombre plus qu'ordinaire de personnes sont mortes sur les vaisseaux venant en Canada avec des passagers, et plusieurs, après être entrées dans le fleuve en Mai 1832; la maladie s'est déclarée à Québec le 8 Juin suivant, et à Montréal le 10, se montrant successivement, dans le cours du mois jusqu'à York, dans le Haut Canada, et à New-York, dans les Etats-Unis, et en plusieurs autres lieux, à l'est et au sud de Québec.

*Donc.*—Elle a été apportée dans l'air et répandue par la fréquence extraordinaire des vents d'Est au commencement de l'été. Il est constaté que quelques cas avaient eu lieu avant même l'ouverture de la navigation.—Quelques docteurs.

*Opinion.*—C'est une maladie qui se traite et se guérit facilement.—Plusieurs docteurs.

*Fait.*—Presque tous les individus qui en ont été atteints, à Québec, dans les premiers quinze jours, sont morts.

*Opinion.*—Elle ne se répandra pas dans les campagnes.—Les gazettes.

*Fait.*—Elle s'est déjà répandue dans toutes les paroisses qui communiquent le plus fréquemment avec les villes, et dans quelques unes, elle a été plus fatale qu'à Québec et à Montréal.

*Opinion.*—Elle n'attaque que les pauvres, les intempérans, les valétudinaires, les vieillards et les peureux.—Assertions générales.

*Fait.*—Elle l'a attaqué, presque indistinctement, tous les âges, toutes les classes, dans les quartiers où elle régnait avec le plus de violence, plusieurs qui la brayaient, et d'autres qui ne s'en étaient jamais occupés avant de tomber malades.

*Opinion.*—Elle n'est ni contagieuse, ni gagnable par infection; c'est une épidémie qui règne dans l'air, et qui n'attaque que les personnes prédisposées, lorsqu'il survient des causes particulières déterminantes.—Les docteurs.

*Faits.*—Elle a généralement régné pendant un temps, particulièrement dans les environs des lieux où elle s'était d'abord montrée, et a emporté, en diverses occasions, plusieurs personnes demeurant dans la même maison, ou appartenant à la même famille. Elle n'a été remarquée ni mentionnée publiquement en aucun endroit, avant qu'elle eût eu le temps d'y être transmise de Québec, subséquemment à l'arrivée des vaisseaux, ou à son apparition à Québec, le 8 Juin; et dans plusieurs cas, on peut aller à la source d'une communication directe.

*Traitement et opinions.*—Elle se guérit par la saignée.—Il faut donner intérieurement de forts stimulans.—Ils augmentent le nombre des cas fatals.—On doit administrer de fortes

doses d'opium. — Elles donnent lieu à des symptômes dangereux, et occasionnent souvent la mort du malade. — Les purgations par le calomel seul sont suffisantes. — Les purgations doivent être évitées. — Il faut recourir aux potions chaudes et aux bains chauds. — La glace et les bains froids sont préférables. — Il faut employer les frictions et les stimulans extérieurs et couvrir chaudement le malade, pour exciter la transpiration. — Il ne faut pas remuer le malade, ni arrêter la transpiration en ôtant les couvertures. — Préservatifs et remèdes efficaces que tout le monde peut avoir partout et à bon marché. Ils causent la maladie et la rendent plus grave. — Des centaines sont morts pour n'en avoir pas pris, ou n'en avoir pas pris assez. — Il est essentiel de bien aérer toutes les chambres: l'air y doit circuler librement. — C'est l'air qui a causé et répandu la maladie. — Il n'est rien dont on ne puisse manger ou boire avec modération. — Il y a plusieurs espèces de mets et de boissons qui produisent la maladie. — La crainte et le malaise doivent être rangés entre les principales causes déterminantes. — L'inattention et l'indifférence sont recommandées. — La maladie est causée en plusieurs occasions par l'imprudence de celui qui en est atteint, et son manque d'attention aux symptômes avant-coureurs, qui sont pleinement détaillés, et tels que ceux que des gens en santé éprouvent tous les jours, ou qui existaient avant, sans exciter l'attention ou l'inquiétude.

*Baits.* — Près de cinq mille personnes sont mortes du Choléra dans la province en six semaines, depuis le 8 Juin dernier, ou trois mille à Québec et Montréal, au milieu des docteurs, de leur traitement et de leurs opinions, et d'autres continuent à mourir journellement, tandis que la maladie se propage d'un lieu à un autre, par tout le pays.

UN OBSERVATEUR.

Québec, 20 Juillet 1832.

## CONTAGION, INFECTION, PUANTEUR.

Les mots *Contagion* et *Infection*, dans le langage commun, sont employés indifféremment l'un pour l'autre, étant généralement regardés comme des termes synonymes. Tel n'est pourtant pas le fait, et l'on reconnaîtra la différence de leur signification, en faisant attention à leur étymologie. *Contagion* dérive du mot latin, *contingere*, qui signifie *toucher*, et l'on appelle *contagieuses* les maladies qui se communiquent aux personnes saines par le toucher, ou seulement l'approche

des personnes malades, comme la rougeole, la petite vérole, la gale, &c. *Infection* vient du mot latin *inficere*, *teindre*, *imprégner*, *souiller*, *corrompre*; et s'applique aux maladies qui ne se communiquent pas par le simple toucher d'une personne affectée, mais exigent quelque chose de plus. Par exemple, un individu entrant dans une chambre où se trouvent réunis un grand nombre de personnes atteintes d'une certaine maladie, quoiqu'il n'en fût pas attaqué en touchant simplement les malades, cependant en restant longtemps avec eux, en les maniant, en respirant leur haleine, et l'air infect de la chambre, son système pourra devenir imprégné, souillé, saturé, d'exhalaisons nuisibles, de manière à lui communiquer la maladie. En un mot, on appelle maladies *contagieuses*, comme on l'a dit plus haut, celles qui se communiquent par le simple toucher, ou une courte communication, tandis qu'on appelle *infectés* ou *infectantes*, celles qui ne se contractent que par une communication plus longue et des habitudes plus constantes avec les personnes qui en sont atteintes. — *Journal Américain.*

Il y a cette différence entre l'*infection* et la *puanteur*; que la première est la communication d'une mauvaise odeur qui répand la corruption d'un corps sur les autres, tandis que l'idée de la mauvaise odeur est propre à la *puanteur*. Ainsi l'*infection* répand une *puanteur* contagieuse, et la *puanteur* est l'odeur forte et désagréable exhalée des corps sales, pourris, ou de tout autre corps qui, à cet égard, s'assimile à ceux-là. La *puanteur* offense le nez, et le cerveau; l'*infection* porte la corruption, et attaque la santé. Vous direz, la *puanteur* d'un morceau de viande gâtée, et l'*infection* des cadavres. La *puanteur* d'une personne sale nous fait reculer; de grands marais répandent l'*infection* et la maladie dans un village, dans un canton. Il y a des vapeurs *puantes*, telles que celles de la savate brûlée, qui sont salutaires dans certains accidens; mais des vapeurs *infectés* sont toujours funestes et malfaisantes.

*Dict. des Synonymes.*

L'*infection* des corps morts mit la peste dans la ville.

*Dict. de l'Académie.*

#### EXTRAITS ANECDOTIQUES D'UN DICTIONNAIRE MODERNE.

*Adage.*—Nous-CHIRVAM, surnommé le Juste, roi de Perse, étant à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avait tué; mais il n'avait pas de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans payer. "Quel mal arriverait-il, dit un courtisan, si l'on ne payait pas un peu de sel?"—Si un roi, répondit Nous-Chirvam, cueille une pomme dans le jardin de ses sujets, le lendemain ses favoris couperont l'arbre."

*Bon-mot.*—Sous le gouvernement de Louis XVI, ce prince venait de renvoyer plusieurs ministres, dont l'abbé TERRAY faisait partie. Comme cet événement eut lieu le jour de la St. Barthelemy, on disait devant le comte d'ARANDA, ambassadeur d'Espagne : "Voici une belle St. Berthelemy de ministres.—Oui, répondit-il, mais ce n'est pas le massacre des innocens."

*Calembourg.*—LINGUET, renfermé à la Bastille, vit, au bout de quelques jours, entrer un particulier dans sa chambre, et lui demanda ce qu'il voulait et ce qu'il était. "Je suis, répondit-il, le barbier de la prison.—Parbleu; dit le prisonnier, vous auriez bien dû la raser."

*Débiteur.*—Un créancier dans son carrosse rencontra son débiteur qui était dans le sien; il mit la tête à la portière, et lui cria : "Mille écus;" c'était la somme qui lui était due. "Mille excuses," et les deux carosses se séparèrent.

— Marquis, ce drap d'Espagne est beau;

Que vous l'avez vendu Bretonneau?

— Quinze écus l'aune.—Comment, diable!

C'est bien cher.—Mais c'est à crédit.

— Oh! oh! l'amplette est admirable;

Vous avez pour rien votre habit.

*Emprunteur.*—Deux Auvergnats étaient couchés dans la même chambre; l'un dit à l'autre : "Gros Pierre?—Eh bien?—Dors-tu?—Pourquoi?—C'est que si tu ne dormais pas, je t'emprunterais un écu.—Je dors."

*Flatteric.*—M. de TALEYRAND, lui demandait un jour NAPOLEON, on dit que vous êtes fort riche.—Oui, Sire—Mais extrêmement riche. Oui, Sire.—Comment donc avez-vous fait? vous étiez loin de l'être à votre retour d'Amérique.— Il est vrai, sire; mais j'ai acheté, le 17 brumaire, tous les fonds publics que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le 20.

*Gloire.*—Lorsque le roi de Pologne, Jean SOBIESKI, monta à cheval pour aller au secours de Vienne, assiégée par les Turcs, la reine son épouse le regarda en pleurant et en regardant le plus jeune de ses fils. "Pourquoi pleurer, madame," lui dit le monarque?—Je pleure, répondit-elle, de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres."

*Harangue.*—Dans l'expédition d'Egypte, l'armée française, arrivée à la vue des pyramides, et prête à livrer combat aux ennemis, BONAPARTE s'écria : "Soldats, vous allez combattre les dominateurs de l'Egypte; songez que du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent."

*Important.*—Un garçon de bureau d'une administration disait à un pauvre solliciteur, qui le priait de glisser quelques mots en sa faveur au premier commis, pour la plus chétive des

places : "En vérité, mon cher, je ferais volontiers quelque chose pour vous, mais j'ai mes créatures."

*Jeu de mots.*—Un financier fort dur disait dans une compagnie, que sa terrasse avait été emportée par un débordement de la Seine.—"Elle ne vous coûtera pas beaucoup à rebâtir, dit un plaisant, car tout le monde vous jette la pierre."

*Kyrie Eleison.*—On a dit que la raison pour laquelle les femmes ne répondent pas à la messe comme les hommes, c'est parce qu'étant, pour la plupart, opiniâtres, et ne voulant pas avoir le dernier, le *Kyrie eleison* ne finirait jamais.

*Livre.*—CLARKE pria un de ses amis de lui prêter un livre. Celui-ci lui dit qu'il ne laissait pas sortir ses livres de sa chambre, mais que s'il voulait venir lire chez lui toute la journée, il serait le bien-venu. Quelque temps après, ce même ami voulut emprunter un soufflet à Clarke pour allumer son feu. "Dites à votre maître, dit Clarke, que je ne laisse pas sortir mon soufflet de ma chambre, mais que s'il le désire, il pourra venir souffler chez moi toute la journée."

*Médecine.*—La médecine, dit-on, est l'art de conjecturer, et de faire passer les conjectures pour des certitudes.

Je crains l'art menteur et fatal

Qui, s'exercant à l'aventure,

Ne fait souvent qu'aider le mal,

En voulant aider la nature.

Si vous avez besoin de médecins, dit l'école de Salerne, il y en a trois auxquels vous pourrez avoir recours : l'esprit gai et tranquille, l'exercice modéré et la diète.

*Nègres.*—RAYNAL, dans ses éloquentes déclamations, a prédit qu'il viendrait un nègre qui vengerait les outrages faits aux hommes de sa couleur. TOUSSAINT-LOUVERTURE tenait le livre ouvert à cette page, le montrait aux Européens, et leur disait : moi, là.

*Orgueil national.*—L'histoire des voyages fait mention d'un souverain d'un petit canton de l'Amérique, près des rives du Mississipi, au fond de la Louisiane, qui, tous les matins, sortait de sa cabane, et traçait au soleil le chemin qu'il devait suivre.

*Parallèle.*—Un auteur venait de lire à RIVAROL un parallèle entre CORNEILLE et RACINE, fort long et fort ennuyeux. "Votre parallèle, lui dit Rivarol, est bien fait, mais il est un peu long; je le réduirais à ceci : l'un s'appellait Pierre Corneille, et l'autre Jean Racine."

*Quolibet.*—Une cabaretière fort âgée, mais très riche, affectait, pour s'élever au-dessus de son état, de porter des jupes toutes chamarrées de galons d'or : c'était la mode autre-

fois. Quelqu'un qui la reconnut, dit, en la voyant : "Voilà de beaux cerceaux pour une vieille futaille."

**Rébus.**—Au commencement de l'an 7, il parut une caricature qui représentait les cinq directeurs. Au bas, on avait mis une lancette, une laitue et un rat. Ce qui signifiait, en style de rébus : *l'an sept, les tuera.*

**Saillie.**—Curieux de passer pour peintre, un méchant barbouilleur répétait tous les jours qu'il allait faire blanchir le plancher de sa salle, et qu'il le peindrait ensuite. Quelqu'un lui dit : "Croyez-moi, commencez par le peindre, et vous le blanchirez ensuite."

**Testament.**—Un procureur au parlement, étant tombé malade, fit son testament, par lequel il laissait tout son bien aux idiots, aux lunatiques et aux fous. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il en agissait ainsi : "C'est d'eux que je le tiens, répliqua-t-il, il est bien naturel que je le leur rende."

**Usurier.**—Un usurier, à l'article de la mort, avait près de lui son confesseur, qui l'exhortait à la résignation, en lui montrant un crucifix. Le confesseur, qui le croit touché, lui présente ce crucifix qui était d'argent. Le malade le soulève, et lui dit : "En conscience, Monsieur, je ne puis pas prêter grand'chose là-dessus."

**Valet.**—Un prélat étant venu voir le célèbre peintre, Le Poussin, celui-ci, en l'éclairant, le conduisit jusqu'à sa voiture. "Je vous plains beaucoup, lui dit le prélat, de n'avoir pas seulement un valet pour vous servir.—Et moi, Monseigneur, répondit Le Poussin, je vous plains bien davantage d'en avoir un si grand nombre."

**Zéro.**—On disait d'un académicien qui ne passait pas pour un aigle : "Je ne m'étonne pas qu'il siège à l'académie; il faut un Zéro pour faire quarante."

## VARIÉTÉS.

**Brouillards.**—Un journal donne ce qui suit comme l'opinion du savant Dr. DAVY, frère de sir Hamphrey DAVY, ci-devant président de la Société Royale de Londres.

1<sup>o</sup> Les brouillards sont très fréquents en automne, après que la terre a été échauffée durant l'été; l'air se refroidissant plus promptement que la terre.

2<sup>o</sup> Plus l'été aura été chaud, plus les brouillards seront épais et fréquents.

3<sup>o</sup> Les brouillards indiquent que l'air s'est tout-à-coup refroidi, et conséquemment sont un signe de neige.

4°. Les brouillards sont rares dans les climats chauds, où l'air est ordinairement très chaud.

5°. Les brouillards doivent être fréquents dans les régions polaires, où la température s'abaisse soudainement énormément au-dessous de la moyenne.

6°. Les brouillards doivent être fréquents sur mer au-dessus des bas-fonds, où l'eau prend plutôt la température du fond que là où elle est profonde. Le terme des eaux profondes se reconnaît, près des bancs de Terre-Neuve, par le commencement soudain des brouillards. Les brouillards épais qui parurent durant le première expédition du capitaine FAULKLAND, prouvent que la mer est très peu profonde, et que la température moyenne n'est pas très basse, sur cette partie des côtes arctiques.

*Vents de l'Ouest sur l'Atlantique.*—On sait assez généralement en Angleterre, que le vent d'Ouest est celui qui souffle le plus fréquemment sur l'Océan Atlantique ; mais on n'apprendra peut-être pas sans intérêt un fait nautique, prouvé par une longue expérience, et qui montre jusqu'à quel point cette circonstance opère dans la pratique. D'après une liste des traversées faites par les paquebots réguliers de New-York à travers l'Atlantique, pendant l'espace de six années, il est prouvé que la longueur moyenne du voyage de Liverpool en Amérique, c'est-à-dire vers l'Ouest, est de 40 jours, tandis que la longueur moyenne du passage de New-York à Liverpool, ou de l'Ouest à l'Est, n'est que de 23 jours. Aussi paie-t-on, dans ces paquebots, cinq guinées de plus pour aller d'Angleterre en Amérique, que pour venir d'Amérique en Angleterre.

(*Le Capitaine Basil Hall.*)

*Fait géologique curieux.*—On nous apprend qu'un morceau de charbon, pesant seize onces, a été trouvé dernièrement dans le centre d'une roche solide d'environ dix pieds de diamètre, dans un espace de terre à charbon, sur la Montagne Large (*Broad-Mountain*) connu sous le nom de Terrain de Pott et Pannan. La roche était un fragment déplacé, situé près de la surface du sol : elle a été trouvée dans le voisinage de la ligne du chemin de fer de Pottsville et Dansville, comprise dans le contrat de MM. NELIGH, par qui la découverte a été faite, tandis que leurs travailleurs étaient occupés à miner. Il est difficile de se rendre raison de ce fait extraordinaire ; car la roche n'offrait aucune trace de fissure ou d'ouverture par laquelle le charbon ait pu s'y introduire ; au contraire, elle présentait partout une solidité uniforme.

(*Miner Journal.*)

*Moyen de constater la pureté de l'eau.*—La pureté de l'eau est indiquée par sa pesanteur spécifique. Un ponce cube anglais,

d'eau purifiée par la distillation, pèse exactement, à la température de 62 degrés de Fahrenheit, 252,458 grains. Une chopine (*pint*) impériale d'eau parfaitement pure pèse 20 onces avoir-du-poids, à 62 degrés. Toute eau plus pesante que celle-ci doit être moins pure. C'est un principe reconnu de tout temps que l'eau la plus légère est aussi la plus pure. <sup>PLINE</sup> dit que quelques uns jugent de la salubrité relative des eaux par la différence de leurs poids. <sup>CELSE</sup> fait allusion à la même expérience : *nam levis pondere apparet*. <sup>HIPPOCRATE</sup> pensait que la meilleure eau était celle qui s'échauffait et se refroidissait en moins de temps, et <sup>CELSE</sup>, son écho, affirme la même chose. <sup>HOFFMAN</sup> dit que les rivières rapides, ou qui descendent des montagnes, fournissent une eau plus pure que celles qui coulent plus lentement; d'où il arrive que les vaisseaux qui passent du Mein dans le Rhin tirent plus d'eau et enfoncent davantage dans ce dernier fleuve, parce que ses eaux descendent des plus hautes montagnes du pays des Grisons.

*Dr. Gardner.*

*Plantes vénéneuses.*—Il se passe à peine un printemps sans qu'on entende parler d'enfans morts pour avoir mangé des plantes vénéneuses. Une des plus communes, et qui cause le plus d'accidens funestes, à ce que nous pensons, c'est celle qu'on appelle vulgairement mort-aux-vaches (*cicuta maculata*,) et qu'on voit souvent croître sur les bords des routes de pied, près des granges ou des cours, où le sol est riche. Nous ne connaissons aucun usage utile auquel cette plante puisse être appliquée, et cependant on la laisse souvent des années entières près des habitations sans l'arracher, comme si elle n'était pas plus dangereuse que la bardane ou le chardon du Canada. Cette plante appartient au second ordre de la cinquième classe (*pentandria digynia*,) lequel comprend plusieurs plantes vénéneuses à ombelles.—Pour mettre ceux qui y sont intéressés en état d'extirper plus facilement un ennemi aussi dangereux, nous en donnons la description suivante. C'est une plante biennale, qui s'élève à la hauteur de quatre à six pieds : ses feuilles ressemblent assez à celles du persil; à l'exception qu'elles sont plus grandes, et ses tiges principales sont tachetées de points noirs. Dans sa croissance, elle ressemble beaucoup au panais commun des jardins; mais le plus grand danger vient de sa presque parfaite ressemblance, quand elle est jeune, avec le cerfeuil des bois (*Chærophyltum Claytoni*,) ce dernier étant une plante de la même classe, et dont les enfans aiment à manger les tiges et les feuilles. On dit que le goût de cette espèce de cigüe a aussi quelque rapport à celui du cerfeuil. Nous recommandons aux personnes qui demeurent dans le voisinage de cette plante, de se donner la peine de l'extirper,

ce qu'elles peuvent faire, en la fauchant, deux ou trois étés de suite, avant que les graines soient mûres; pendant ce temps, toutes les graines qui seront tombées à terre auront levé; et lorsqu'il ne restera plus que quelques pieds épars, ils pourront être coupés en terre avec la pioche ou la bêche, et périront.

Comme préservatifs contre les accidens qui arrivent, en conséquence de ce qu'on a mangé, ou seulement touché des herbes, ou des fruits vénéneux, ne serait-il pas à propos de donner aux enfans quelques connaissances en botanique, ou du moins de les mettre en état de distinguer les plantes qui peuvent être dangereuses pour l'homme, ou même pour les animaux domestiques? *Journal Américain.*

*Moyen de rétablir la faculté végétative des graines.*—Le fait suivant mérite d'être connu généralement. Quelque desséchée et dénuée en apparence de tout pouvoir de végéter que soit une graine, si on la met tremper dans une solution délayée d'acide muriatique oxygéné, à la température de 46 ou 48 degrés de Fahrenheit, pourvu qu'elle conserve encore son principe de vitalité, elle germera en quelques heures. Et si ensuite on la sème, comme on le doit faire, dans le sol qui lui convient, elle croîtra avec autant de promptitude et de vigueur que si elle fût toujours demeurée pleine et fraîche.

*Book of Nature.*

*Fait curieux dans l'économie des abeilles.*—Si l'on réunit, l'automne, deux ou trois ruches distinctes en une seule, elles ne consommeront pas plus de miel durant l'hiver, que chacune d'elles en particulier n'en aurait consommé, si elles fussent demeurées séparées. Ce résultat est prouvé par un grand nombre d'expériences; et loin que les abeilles souffrent de cette économie, les ruches dont la population a été ainsi doublée ou triplée, fournissent les premiers et les plus beaux essaims.

*Immensité de l'univers.*—Quelques astronomes ont supposé qu'il n'y avait pas moins de 75,000,000 de soleils dans cet univers. Les étoiles fixes sont autant de soleils, autour desquels, comme autour du nôtre, tournent des planètes en grand nombre. Le système solaire auquel nous appartenons, comprend une trentaine de planètes principales et secondaires. L'espace circulaire qu'il occupe n'a pas moins de 1,200,000,000 de lieues de diamètre, et celui où il étend son influence est beaucoup plus grand. Le soleil le plus voisin du nôtre se nomme Sirius, et il en est éloigné de plus de 7,000,000,000 de lieues. Or si toutes les étoiles fixes sont aussi éloignées l'une de l'autre que Sirius (ou la plus brillante étoile de la constellation du grand Chien,) l'est de notre soleil (qui, par rapport aux autres systèmes solaires, n'est qu'une étoile fixe), ou si tous les systè-

mes des 75,000,000. de soleils, sont d'un portant l'autre de la grandeur du nôtre, quelle imagination pourrait atteindre à l'immensité de l'univers? Chacun de ces 75,000,000. de soleils éclairerait un espace de plus de trois milliards de lieues de diamètre.—*Millennial Harbinger*.

*He who through vast immensity can pierce,*  
*See worlds on worlds compose one universe;*  
*Observe how system into system runs,*  
*What other planets circle other suns;*  
*What varied beings people every star,*  
*May tell why God made us what we are.* — POPE.

*La Maladie Suisse.*—Rien ne démontre peut-être mieux combien les causes morales ont d'effet pour produire la maladie, que le changement de structure que l'on découvre dans les cadavres de ceux qui sont morts de la nostalgie, appelée vulgairement la maladie suisse. On regarde cette maladie comme étant particulière aux Suisses, et elle est occasionnée chez eux par le désir de retourner dans leur pays et de revoir les scènes dont leur enfance a été témoin. Ce désir se fait remarquer d'abord par une sombre mélancolie, l'amour de la solitude, la taciturnité, la faiblesse corporelle; et elle ne se guérit chez ceux qui en sont atteints que par leur retour dans leur pays natal. AVENBRUGGER dit qu'en disséquant les corps de ceux qui sont morts de cette maladie, on découvre ordinairement des lésions organiques au cœur. Une composition musicale particulière, qu'on suppose exprimer le bonheur du peuple, est en grande vogue dans la Suisse. Si cet air, ou ce morceau de musique est joué devant des Suisses, en pays étranger, il tend fortement à réveiller leur affection pour leur pays natal, ainsi que le désir d'y retourner, et lorsqu'ils ne le peuvent faire, à produire en eux la nostalgie. Cet air était si puissant sur les Suisses, qu'il était défendu sous peine de mort de le jouer dans les camps français, ayant eu une fois l'effet de causer une mutinerie parmi les Suisses au service du roi de France—*Medical et Surgical Journal*.

## DE LA TRANSPLANTATION DES ARBRES FRUITIERS ET AUTRES.

LORSQU'IL s'agit de transplanter des arbres, il faut avoir grand soin, en les arrachant, qu'il y ait aussi peu que possible de leurs racines de coupées ou d'endommagées, et lorsqu'elles sont hors de terre, les tenir humides, autant qu'il se peut. Lorsque les arbres sont petits, ils peuvent être enveloppés dans de la mousse; mais lorsqu'ils sont grands, cela ne se ferait pas toujours commodément, il faut alors les enve-

lopper dans des nattes, en mettant de la paille mouillée entre les racines. Avant de les transplanter, il faut faire attention à la nature du sol : s'il est riche et léger, il suffira de faire un trou assez grand pour que les racines ne soient pas gênées ; mais si le terrain est maigre ou dur, la crête de l'arbre dépendra beaucoup de la manière dont on le plantera. Si le terrain où l'arbre doit être transplanté est maigre, il faut que le trou soit grand, et au lieu d'y remettre la terre qui en aura été tirée, il le faudra remplir de bonne terre grasse et meuble, quand même il la faudrait faire venir de fort loin. Lorsque l'arbre a été mis dans la position qui convient, et que le trou a été rempli de bonne terre, il y faut verser assez d'eau pour que toutes les fibres de la racine soient humectées, en donnant à l'arbre de légères secousses de bas en haut, afin que les interstices se remplissent, et que les petites racines ne se pourrissent pas ; ce qui arrive fréquemment quand on jette dessus de la terre humide sans cette précaution.

Si le terrain où l'on transplante des arbres est dur et argilleux, non seulement il faut que les trous soient grands, mais on doit encore faire attention au niveau, car nul arbre fruitier ne doit être planté de manière que l'eau puisse séjourner autour des racines durant l'hiver. Si donc la surface est telle que le sol autour des racines ne puisse pas s'égoutter, il faut mettre l'arbre sur la surface du sol, et en couvrir les racines de bonne terre prise dans une autre partie du terrain. Ne mettez jamais de fumier vert autour des racines des arbres, car en se purrissant, il leur ferait plus de tort que de bien. Lorsque l'on arrache des arbres pour les transplanter, on peut les raccourcir aux sommités comme on fait aux racines, mais ne coupez jamais tous les rameaux, car les feuilles ne sont pas moins nécessaires que les racines à la nutrition et à la vie végétale. Dans tous les cas, il faut, au moyen de piquets, ou autrement, faire en sorte que les jeunes arbres ne soient pas ébranlés par le vent ; ce qui empêcherait les jeunes racines de s'étendre, et de porter la nourriture au tronc, et de là aux branches et aux rameaux.—*The Genesee Farmer.*

## POÉSIE.

A. M. DE LAMARTINE.

EN m'envoyant les vers qu'un séraphin t'apporte,  
 Tu me dis : "A regret je leur ouvre ma porte ;  
 Je les gardais dans l'ombre, et je ne sais pourquoi  
 Ils se sont envolés au soleil malgré moi."

Et moi je te dirai, mon mélodieux maître,  
 Que le droit de la terre était de les connaître,  
 Que tu nous les devais, et que c'est à dessein  
 Que le Dieu bon versa tant de flamme en ton sein;  
 Je te dirai : "Voici l'heure des harmonies!  
 Chante-nous les amours célestes, infinies;  
 Chante! — Napoléon est mort : les nations  
 Viennent de s'assoupir dans leurs convulsions;  
 Et voilà que, vieilli par sa gloire et ses larmes,  
 S'arrête à ce tombeau le grand siècle des armes.  
 Pars ! L'ère du poète arrive ; empare-toi  
 De ce monde abattu, — car le génie est roi,  
 Car la terre appartient à ceux qui l'ont frappée  
 Des accens d'une lyre ou des coups d'une épée.  
 Oui, pars ! Dieu t'a choisi ; pars et sois sans effroi ;  
 Son ange se tiendra debout derrière toi,  
 Et lui-même il mettra dans tes deux mains les pages  
 Que tu fera rouler dans l'abîme des âges. —  
 La tribune adossée au palais de nos rois,  
 D'où tombe à flots bruyans le lourd torrent des lois,  
 Retentit presque seule en notre âge... — Silence !  
 Lorsque la poésie et déborde et s'élançe  
 D'un cœur qui, haletant, ne peut la contenir ;  
 Lorsqu'une âme s'annonce ayant soif d'avenir,  
 Hommes des temps nouveaux qui remplissez la place,  
 Ouvrez avec respect vos rangs pour qu'elle passe !  
 Car elle a besoin d'air, de soleil, de printemps :  
 Vieillard, écoutez-là, cette voix de vingt ans !  
 Laissez-la butiner, la jeune abeille errante  
 Qui va de fleurs en fleurs dans sa vie odorante :  
 Dieu l'a voulu ! — Laissez murmurer le ruisseau,  
 Laissez tourner la terre et gazouiller l'oiseau,  
 Laissez passer l'éclair, laissez luire la flamme,  
 Et l'inspiration s'envoler de notre âme.

Je dis donc, ô mon maître, et je le dis bien haut,  
 Que tes chants ne sont point à toi, qu'il nous les faut ;  
 Et quand on me parla d'un royaume à refaire,  
 Et d'un souffle qui dut t'éloigner de ta sphère,  
 Et t'emporter, pareil à l'aigle montagnard  
 Que le vent de l'orage, en passant, par hasard,  
 Arrache au pic natal qui se perd dans la nue,  
 Et roule palpitant dans la plaine inconnue,  
 Je m'écriai : "Malheur ! malheur ! ce n'est point là  
 Ce que voulut de lui Dieu quand il l'appela ;  
 Dieu qui marqua son front de cette empreinte austère,

*Pages rimaient avec âge est une espèce de licence  
 poétique dans ce morceau de M. de Beauclerc  
 digne de Lamartine lui-même.*

Signe des messagers qu'il envoie à la terre ;  
 Dieu qui souffla sur lui, magnifique, en disant :  
 "Voilà que j'ai noyé les peuples dans le sang ;  
 Qu'un vertige a poussé les hommes dans l'abîme :  
 Je veux leur envoyer cette harpe sublime  
 Qui guérissait Saül, et qui de loin à loin  
 Dans les siècles résonne alors qu'il est besoin."  
 Entre tous ses enfans Dieu partagea le monde.  
 Jaune moisson des champs, blanches perles de l'onde,  
 Cabane dans les bois, palais sous le rempart,  
 Tente sous le soleil, chacun a pris sa part,  
 Le prêtre son autel, le monarque son trône ;  
 Mais au-dessus de tous, la plus belle couronne  
 Fut gardée au génie, à l'éclatant essor  
 Qui traverse le monde avec sa plume d'or.  
 Toi qui nous dis si bien le néant de notre être,  
 Poète, à tes accens je veux te reconnaître :  
 Des misères d'en bas ne prends donc aucun soin :  
 Sur la route d'un jour à quoi bon, quel besoin  
 Que l'on regarde à terre, et que l'on y ramasse  
 Quelques jouets d'enfans que la mort ouvre et casse !  
 Laisse-les donc passer les hommes turbulens ;  
 Que te fait tout cela ? pourvu que dans mille ans  
 De ta lointaine voix la mélodie effleure  
 Une âme qui palpite à ton nom et qui pleure !  
 Des liens empruntés dégage donc tes mains ;  
 Qu'on ne te trouve plus dans les sentiers humains ;  
 Sois sacré pour le monde, et, sans qu'il te contemple,  
 Qu'il entende ta voix venir du fonds du temple :  
 Si la Grèce t'appelle, il t'y faudra courir,  
 Mais comme a fait Byron, pour chanter et mourir.  
 Ta harpe solennelle au monde fut promise,  
 Remplis ta mission, et va, comme Moïse,  
 Te cacher dans la nue enflammée, au milieu  
 Des foudres, des éclairs, seul à seul avec Dieu ;  
 Tandis qu'au pied du mont, couché dans la poussière,  
 Son vieux peuple, oublieux d'amour et de prière,  
 Ecouterà du moins tes chants harmonieux,  
 Qui descendront sur lui comme une voix des cieus.

A. DE BEAUCHESNE.

## NOTICE DE QUELQUES OUVRAGES

RÉCEMMENT PUBLIÉS.

*HISTOIRE de la Révolution Suisse et de la chute des petits**Cantons, par H. Zschokke; traduit de l'allemand**par M. PICTET. In-8°.*

Au sein des Alpes de l'Helvétie était une petite république, qui, pour soutenir son antique liberté, osa lutter contre un voisin formidable et supérieur en puissance. Cette lutte inégale, qui n'eut et ne pouvait avoir pour résultat que l'angantissement du plus faible et le triomphe du plus fort, offrit au monde un spectacle où se déploya tout ce que l'amour de la patrie peut inspirer d'héroïsme. Quelques pères courageux retinrent et arrêrèrent dans leur cours des armées victorieuses; fidèles à la liberté qu'ils avaient su jadis conquérir, ils ne cédèrent qu'à la nécessité, et n'abandonnerent une constitution qui leur avait valu cinq siècles de bonheur que lorsque toute résistance fut devenue impossible. Cette circonstance suffit pour rendre digne de notre attention les dernières destinées de cette république de pasteurs. Ce n'est ni l'étendue de territoire, ni la force, ni l'influence sur les destinées du monde, qui furent le partage de ce peuple; ses malheurs le rendent intéressant, et ses vertus, son courage, son énergie, digne du burin de l'histoire et des regards du philosophe.

La plume simple et franche de Zschokke ne pouvait s'exercer sur un sujet plus digne d'elle; aussi a-t-il complètement réussi, et ses ouvrages historiques sont devenus tout-à-fait populaires.

*MICHEL KOHLHAAS le marchand de chevaux, et autres contes de H. de KLEIST; traduit de l'allemand par A. I. et*

*J. CHERBULIEZ. 3 vol. in-12*

Michel Kohlhaas était fils d'un maître d'école, et son nom rappelle encore aujourd'hui l'un des hommes les plus justes, et en même temps l'un des plus criminels de son siècle. C'était une de ces têtes allemandes dans lesquelles les idées de justice se gravent comme sur l'airain, et il préféra devenir un brigand, un meurtrier, plutôt que de consentir à ce qu'on lésât son bon droit. Il est vrai qu'il vivait au milieu du seizième siècle, et à cette époque, le pauvre roturier dépendait entièrement du bon plaisir de la noblesse; il fallait sans doute une patience angélique pour ne pas être révolté des vexations innombrables que cette race maudite inventait chaque jour pour tourmenter

le peuple. Deux chevaux que le seigneur de Tronkenbourg trouva de son goût suscitèrent une guerre civile, et entraînèrent sur l'échafaud un homme qu'on citait comme un modèle de vertu. C'est un tableau vrai et éloquent de ce moyen âge, où les droits de l'homme étaient foulés aux pieds, la voix du peuple étouffée, le commerce écrasé, le brigandage et la fraude érigés en lois.

Les autres contes de Kleist sont des peintures vives et passionnées de quelques scènes extraordinaires de la vie humaine : un tremblement de terre, les massacres de Saint-Domingue, l'histoire d'un enfant trouvé, enfin les angoisses d'une femme coupable sans savoir comment, tels sont les sujets traités par Kleist avec plus ou moins de bonheur, mais tous d'une manière fort intéressante.

*Quatre années de séjour en Afrique, Esquisses par COWPER ROSE ; traduit par J. J. CABANIS. In-8°.*

M. Cowper Rose ne s'est proposé dans cet ouvrage aucun but géographique ; il a voulu seulement amuser ses lecteurs en leur faisant partager les vives impressions produites sur lui par les diverses circonstances de son séjour sous le ciel africain. Et l'on peut dire qu'il a complètement réussi : ses tableaux sont animés et pleins de vigueur ; son imagination romantique se plaît à décrire ces scènes imposantes de la vie sauvage, et ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on le suit dans ses diverses excursions au milieu des Cafres et des Hottentots.

*Conversations sur la Physiologie Végétale, Elémens de botanique, par M<sup>me</sup> MARCET ; traduit de l'anglais par M. MACAIRE PRINCEPS. 2 vol. In-8°.*

Voici le premier ouvrage élémentaire de botanique où la méthode naturelle soit analysée et présentée sous une forme à la fois amusante et instructive. C'est un résumé des cours que professe à Genève le célèbre botaniste De Candolle. M<sup>me</sup> Marcet, déjà connue par ses ouvrages sur la chimie, la physique et l'économie politique, ne pouvait consacrer son style facile et gracieux à un meilleur sujet.

*Histoire de la Réforme en Italie, ses progrès et sa destruction, par MAC CREE ; traduit de l'anglais. In-8°.*

L'Italie, siège principal du catholicisme, n'a cependant pas été tout-à-fait exempte de la réformation qui, dans le seizième siècle, prit naissance au fond de l'Allemagne, et de là se répandit bientôt dans toute l'Europe. Il est vrai que l'Italie a

mieux réussi qu'aucune autre contrée à extirper de son sein la contagion des idées nouvelles; mais elle n'y a pas réussi sans beaucoup de peine, et long-temps elle eut à lutter contre le bon sens et la fermeté opiniâtre des propagateurs de la Réforme. Les rigueurs les plus violentes furent déployées, et le système de la contrainte, maintenu avec force et persévérance, put seul arrêter un zèle ardent qui menaçait le papisme dans sa base. Cette grande lutte fournit à l'histoire des pages d'un haut intérêt, et les nombreux documens que M. MacCree a réunis l'ont mis à même d'offrir au lecteur une foule de détails piquans et curieux.

*Essai sur le Principe de Population, par T. R. MALTHUS; traduit de l'anglais par P. et G. PREVOST. Nouv. édition 4 vol. In-8°, pap. sat.*

L'économie politique, science presque inconnue dans les siècles précédens, est devenue en quelque sorte populaire dès sa naissance. La question de la population est une des plus importantes que cette science ait soulevées; aussi a-t-elle attiré l'attention de tous les hommes qui s'y sont livrés. L'ouvrage de Malthus, résultat de nombreuses recherches et d'immenses travaux, offre un intérêt puissant et général.

*Philosophie Populaire, Fragmens d'utilité publique, suivis de la Requête d'un détenu pour dettes, de celle des prolétaires, et des Lettres d'un jeune prêtre. 1 vol. in-18.*

Dans un moment où les questions les plus importantes du contrat social sont de nouveau agitées, à une époque qui semble destinée à renverser tout l'antique échafaudage des vieilles institutions politiques pour élever à la place le temple de la liberté; à cette époque, disons-nous, toutes les théories sociales doivent être examinées avec attention, discutées librement, afin d'éclairer ceux qui sont en tête du mouvement progressif, et leur fournir les moyens d'assurer leur marche, de vivifier leur action, et de consolider le gouvernement. Parmi les innombrables systèmes bâtis par les philosophes de tous les âges, un surtout paraît destiné à devenir, un jour le plus sûr garant du bonheur des peuples, quoique jusqu'à présent il soit rejeté en quelque sorte avec mépris par des hommes dont il blesserait les intérêts particuliers. Ce système, c'est celui propagé en Angleterre par le célèbre Bentham, et heureusement reproduit et popularisé sur le continent par le journal l'Utilitaire qui s'imprime à Genève. Le plus grand nombre en fait la base, et cette simple maxime, (*maximise the happiness* (*maximisez le bonheur*;) appliquée à toutes les questions législatives ou politiques, est la source des plus heureux résultats.

*Les quatre Réformateurs de Genève, CALVIN, Th. de Beze, Farel et Viret ; notices, biographiques, et anecdotes curieuses, suivies d'un Précis de l'histoire de la Réformation de Genève.* 1. vol. in-18.

Les hommes extraordinaires, qui par la force de leur génie entraînent toute une époque après eux, élèvent une voix hardie contre des abus régnant depuis des siècles, et foulent aux pieds les préjugés les plus antiques, arborent l'étendard des idées nouvelles, que ce soit en politique ou en religion, méritent une place distinguée dans les fastes de l'histoire. Les moindres détails qui se rattachent à eux sont d'un vif intérêt, et nous sommes avides de les connaître. Ce petit ouvrage renferme des documens fort curieux en ce genre. Ce sont des extraits des registres du conseil de Genève, qui, dans leur style simple et naïf, peignent parfaitement les mœurs de ces temps, où l'on donnait à Calvin un tonneau de vin vieux pour les peines qu'il prenait de la ville.

*Histoire Universelle, par Jean de MULLER ; traduit de l'allemand par M. Hess. Nouvelle édition imprimée sur beau papier satiné.* 4 vol. in-8.

L'histoire est la leçon des peuples, comme l'expérience est celle des vieillards. Le tableau de tous les événemens, de toutes les vicissitudes des diverses nations du monde, resserré habilement dans un cadre étroit, offre au philosophe un vaste champ de méditation, en même temps qu'il présente à l'homme du monde une lecture de l'intérêt le plus vif. La plume éloquente de Muller a tracé de main de maître ces grandes esquisses qui nous font connaître toutes les phases de l'esprit humain, dont la marche, arrêtée quelquefois comme par des fièvres momentanées, finit toujours par triompher des obstacles qui d'abord paraissent les plus insurmontables.

*Hygiène Domestique, par L. ODIER.* 1. gros vol. in-8.

Malgré les progrès immenses que fait tous les jours la médecine, l'art de guérir n'est pas encore arrivé à un bien haut degré de perfection ; la plupart des maladies sont encore sans remèdes efficaces, et jusqu'à ce que les disciples d'Esculape puissent nous promettre une guérison certaine, le mieux sera de prévenir les maux par une sage prudence. C'est là ce que nous enseigne l'hygiène ; au moyen de quelques précautions faciles à prendre, elle nous garantit des maladies et des médecins, deux fléaux ruineux, l'un pour le corps, l'autre pour la bourse. Toute bonne ménagère devrait donc avoir chez elle une hygiène domestique, comme elle possède une cuisinière bourgeoise, car l'une n'est pas moins nécessaire que l'autre, elle est même en quelque sorte son complètement indispensable.

*Tableau de l'Histoire Moderne, par F. SCHLEGEL, traduit de l'allemand par Joël Cherbuliez, 2 vol. in-18.*

F. Schlegel est un des plus profonds penseurs que l'Allemagne ait produits; malgré ses opinions exagérées sur quelques points, ses écrits l'ont placé au premier rang parmi les littérateurs de l'époque actuelle. Une grande célébrité surtout s'est attachée à son nom et à celui de son frère, comme chefs d'une nouvelle école. Leurs talens supérieurs étaient vivement appréciés par leur commune amie madame de Staël, qui parle d'eux avec les plus grands éloges dans son livre sur l'Allemagne. Ces deux ouvrages renferment les leçons de deux cours publics que Frédéric Schlegel donna à Vienne, et qui attirèrent constamment un immense concours d'auditeurs.

*Abrégé de l'Histoire du Canada, rédigée par Jos. PERRAULT, Protonotaire, à l'usage des Ecoles élémentaires. 1. vol. in-18 de 250 pages.*

Cet ouvrage, imprimé avec de beaux caractères sur de bon papier, est divisé en deux parties, et chaque partie est subdivisée en chapitres. La première partie comprend ce qui s'est passé depuis la découverte du Canada par les Français, jusqu'à sa conquête par les Anglais, en 1760, et la seconde, ce qui s'est passé depuis 1760 jusqu'à l'établissement d'une chambre d'assemblée, ou de la présente constitution, en 1792. C'est là que finit l'histoire de M. Smith, et celle que nous avons publiée dans les numéros de la *Bibliothèque Canadienne* et de l'*Observateur*. La seconde partie de l'ouvrage de M. Perrault n'est pour ainsi dire, qu'un composé de documens officiels, très utile sans doute, mais dont la lecture ne peut guère être agréable à des enfans. La première partie, au contraire, sera lue avec plaisir, non seulement par des enfans et des jeunes gens, mais par quiconque aimera à rappeler à sa mémoire les principaux événemens de l'histoire de son pays. L'auteur a fait suivre chacun de ses chapitres d'une série de questions, et de réponses bien propres à graver dans la mémoire des enfans ce qu'ils ont lu dans ces chapitres.

Nous regrettons que l'éloge que mérite cet ouvrage de M. Perrault doive être mêlé de quelque blâme. C'est à regret que nous nous trouvons obligés de le dire, les fautes de grammaire et d'impression y surabondent; et pour montrer que nous ne critiquons pas ici mal-à-propos, nous mettrons quelques unes des premières sous les yeux du lecteur.

“En Avril 1534, Jacques Cartier, un marin de St. Malo. Cet un est contre l'usage. Cette faute est répétée nombre de fois.”

“ La figure de cette bourgade était ronde, avait trois enceintes de palissades, et une cinquantaine de cabanes.” Ce n'est pas la *figure*, mais la bourgade elle-même qui avait trois enceintes de palissades, &c. il fallait donc dire, *elle* avait, &c.

“ Il arriva à Tadoussac en mai, où il trouva,” au lieu de, il arriva en mai à Tadoussac.

“ L'on vit arriver le général Haldimand dans le cours de l'été, qui venait le remplacer :” tandis qu'il était si facile de dire, l'on vit arriver dans le cours de l'été, ou, dans le cours de l'été, l'on vit arriver le général Haldimand. Cette faute, qui revient souvent, change quelquefois le sens de la phrase ; par exemple : “ Ce que l'on aurait pu éviter en admettant la définition du *franc-aleu*, au lieu du *franc et commun soccage*, qui est bien connu de nos lois.” D'après la construction grammaticale, c'est le *franc et commun soccage* qui est bien connu de nos lois ; tandis que dans la pensée de l'auteur, c'est le *franc-aleu*. “ Les filles de la Congrégation, encore existant.”

“ Quatre bataillons de deux cents hommes *chaque*,” pour chacun.

“ On commença à sentir les vexations et (les) caprices.— Abandonnèrent leur artillerie et (leur) bagage.”

“ Ni les uns ni les autres (n') eurent de graves sujets de se plaindre.”

“ Les Iroquois continuaient leurs déprédations dans la colonie, tuèrent en 1722.”

“ Le commandement *dévolut* au marquis de Vaudreuil, qui fut *confirmé* par sa majesté.”

“ Les dispositions pour opposer une descente des Anglais.” On dit opposer une personne ou une chose à une autre ; mais on ne dit pas absolument opposer une personne, une chose, pour signifier s'y opposer.

“ La nomination de M. de Callières au gouvernement de la colonie, et l'*appointement* de M. de Vaudreuil à celui de Montréal.” *Appointement* est ici un barbarisme employé sans nécessité.

“ Ayant dépensé toute son *amunition*.—*Superintendant*, pour surintendant, &c.

Une partie des noms propres sont défigurés : on lit “ Denouville,” pour Denonville ; “ Lignièrès,” pour Lignerics ; “ Pouchat,” pour Pouchot ; “ Vergon,” pour Vergor ; “ Levy,” pour Lévis ; “ Johnston,” pour Johnson, &c.

Un autre défaut essentiel, dans ce livre, c'est le manque presque absolu de ponctuation ; la simple virgule y tient presque partout lieu du point-virgule, des deux-points, et même du point ; ce qui ne doit pas causer peu d'embarras à l'enfant qui veut bien lire et comprendre ce qu'il lit. Si l'on mettait

TRAITÉ DE VOYAGE

L'ouvrage entre les mains des élèves de nos écoles, comme il serait à désirer, il conviendrait de le ponctuer, pour en faciliter la lecture et l'intelligence, et d'y corriger, au moins les principales fautes de langue et d'orthographe. L'on serait peut-être tenté de dire de ce volume, qu'il a été composé et imprimé avec une négligence inconcevable, s'il n'était pas plus inconcevable encore, peut-être, qu'un homme rendu à un âge très avancé et chargé de soins et d'occupations qui sembleraient exiger tout son temps, ait pu donner au public, presque coup sur coup, non seulement cet abrégé de l'histoire du Canada, mais encore plusieurs autres ouvrages sur différents sujets. Il est seulement à regretter qu'il ne lui soit pas venu en pensée de confier la correction du style et des épreuves à un littérateur de profession.

*Traité sur les Lois Civiles du Bas-Canada, par HENRY DESRIVIERES BEAUBIEN, écuyer. Tome I, pp. 250, in-8vo.*

Cet ouvrage, dont le tome I a été publié dans ce mois, se composera de trois volumes. L'éloge mérité, que nous nous proposons de faire de ce premier volume, et qui sera aussi, du sans doute à ceux qui le suivront, se trouve tout fait dans un des journaux anglais de cette ville. "Nous avons lu, dit le *Herald*, l'ouvrage avec attention, et nous pouvons assurer que la manière habile dont le sujet des différentes modifications faites par la Législature provinciale à nos lois civiles, est traité dans ce volume, le rend non seulement très utile, mais nécessaire à toutes les classes de nos concitoyens. La régularité et la précision observées dans la distribution des titres fournissent à quiconque est tant soit peu versé dans la science du droit, un moyen simple et facile d'obtenir au premier coup d'œil la solution de la question qu'il se propose. Nous recommandons fortement cet ouvrage au public, et nous devons complimenter M. BEAUBIEN de la manière supérieure dont il a exécuté la tâche qu'il s'était imposée. Si nous nous sommes fait une idée juste de l'ouvrage par la lecture de ce premier volume, nous pouvons dire que ce sera une acquisition précieuse pour le public. Il serait à désirer que les jeunes gens de talents, s'occupassent, comme M. Beaubien, pour l'avantage de leurs compatriotes. Nous devons encore féliciter l'auteur du *Traité sur les Lois Civiles du Bas-Canada*, de la manière flatteuse dont le public a accueilli son ouvrage, qui en effet devrait être répandu par toute la province; et nous lui souhaitons tout le succès qu'il peut désirer." Le même journaliste et un autre de ses confrères recommandent fortement la traduction de l'ouvrage de M. Beaubien en langue anglaise, pour la commodité et l'avantage de ceux qui n'entendent pas le français.

\* C'est sous ce rapport, en particulier, que le tome laisse beaucoup à désirer.  
 \* M. Desrivieres Beaubien en était moins l'auteur  
 que M. Viger.

## PROJET DE VOYAGE.

Dans notre dernier rapport de l'assemblée de la Société de Géographie, nous avons fait allusion à une lettre qui lui avait été adressée par le Dr. RICHARDSON, pour appeler son attention sur la situation probable du Capitaine Ross, et de son petit parti, et soumettre à sa considération un projet pour secourir ce navigateur, s'il vit et qu'il puisse se trouver. Ce projet était digne d'un homme qui s'était lui-même imposé la peine de souffrir dans ces régions ingrates. On annonce maintenant que depuis la publication de la lettre ci-dessus, le Dr. Richardson s'est adressé au secrétaire colonial, M. HAY, concernant le même sujet, et s'est offert de conduire un petit parti explorateur. La proposition n'a été accueillie favorablement, mais, vu l'état politique du pays en ce moment, il n'est pas probable qu'elle soit adoptée présentement. La réponse nous porte néanmoins à espérer que l'offre généreuse du Dr. Richardson ne tardera pas beaucoup à être acceptée; et si il y a un homme capable de conduire une telle expédition avec l'espoir de réussir, c'est sûrement ce monsieur. Nous croyons que le Dr. Richardson se propose de se rendre de la baie d'Hudson dans l'intérieur, en suivant la direction du nord-ouest. Passant au nord, en longeant le côté oriental de ce golfe, il arriverait bientôt à la pointe Turnagain, le point le plus oriental de sa propre découverte précédente. C'est vers cet endroit, à notre avis, qu'il obtiendrait le plus probablement des Esquimaux, quelque renseignement concernant le *Victory*, le petit vaisseau à vapeur que commandait le Capitaine Ross, vu sa position à l'égard de la baie du Prince Régent, le long de laquelle le Capitaine devait passer. Etant parvenu à ce point, le Dr. Richardson continuerait sa route à l'Est, et pénétrerait jusqu'à la presqu'île de Melville, ajoutant dans son passage aux connaissances géographiques déjà obtenues, et là encore probablement, il pourrait avoir des Esquimaux des nouvelles du Capitaine Ross. Par cette route, notre carte de l'Amérique du Nord serait complétée dans une partie qui reste encore en blanc; on aurait une continuité de côtes tracées depuis le détroit du *Fury* et *Hecla* jusqu'à la pointe Beechy, et il ne resterait plus à explorer que le petit espace entre la découverte de Sir John FRANKLIN et celle du *Blossom*. Ce sont néanmoins ici des considérations mineures en comparaison du principal objet de l'expédition; et nous n'avons qu'à souhaiter cordialement que l'entreprise réussisse, persuadés qu'il n'est que ce seul moyen d'obtenir des nouvelles authentiques du Capitaine Ross, à moins qu'il n'ait passé par le détroit de Béh-ring.

## ELEGIE.

Sur les ravages du Choléra à Montréal, en Juin 1832.

INFORTUNE Hochelagn,  
Digne et tendre objet de nos larmes,  
Qui raconteras tes alarmes,  
Les maux dont le Ciel t'abreuva?  
Lorsque de toutes parts frappée,  
Tu pleure à l'ombre des cyprès,  
Pourrai-je égaler en regrets  
Ta déplorable destinée?

Au sein de la prospérité,  
Tu ne marchais que sur des roses;  
De fleurs toujours fraîches écloses  
Ton front paraissait couronné;  
Méconnaissable en ta souffrance,  
Autre malheureuse Sion,  
On demande aujourd'hui ton nom,  
Et l'on cherche ta ressemblance.

Ah! trop malheureuse cité,  
Dis-moi quelle main meurtrière  
Couvre d'un voile funéraire  
Et ton éclat et ta beauté!

Telle on voit, au sein de l'orage,  
La foudre couvrir ses horreurs:  
Tels couvaient au fond de nos cœurs  
Les maux qui désolent ta plage.  
Séchant de peur devant tes maux,  
Ton peuple te fuit, te déserte,  
Te livre, à regret, à ta perte,  
Au silence affreux des tombeaux!  
Mais humanité sans exemple,  
Le juste, sans être ébranlé,  
Pour pleurer ta viduité,  
Reste à la porte de ton temple!

Eh! que lui sert de s'exiler  
Au fond des salubres campagnes,  
De respirer l'air des montagnes,  
La fraîcheur d'un obscur rocher?  
Espoir, inutile ressource,  
Le contagieux ouragan  
Souffle, atteint, frappe le passant,  
L'arrête au milieu de sa course.

Dans ces jours d'horreur et de deuil,  
 J'ai vu le fils, j'ai vu le père,  
 J'ai vu la fille avec la mère,  
 Les amis se suivre au cercueil!  
 Sans tombe, leurs titres, leur gloire,  
 Déjà ne se retrouvent plus:  
 Non, ce n'est que par leurs vertus  
 Qu'ils vivront dans notre mémoire,  
 Mais, c'est retracer trop longtems  
 O cité trop infortunée,  
 Ta désolante destinée,  
 Le deuil de tous les habitans.  
 Pénitente comme Ninive,  
 Dans la cendre abaissant ton front,  
 Tu l'as vu, la contagion  
 A presque déserté la rive.  
 Mais en s'éloignant de ton sein,  
 Déjà ses effrayants ravages  
 Vont, de rivages en rivages,  
 Désoler le sol canadien.  
 A la voix des ombres plaintives,  
 Beau Saint-Laurent, suspends tes flots;  
 Ils ne baignent que des tombeaux  
 Semés tout le long de tes rives!

*Bibaud*

**G**ÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE, À L'USAGE DES ÉCOLES DU BAS-  
 CANADA, PAR M. BIBAUD.—Nulle publication ne paraît plus né-  
 cessaire, présentement dans ce pays, que celle d'un Traité Élémentaire de  
 Géographie en langue Française. On vient de faire imprimer des cours  
 élémentaires de Grammaire et d'Arithmétique, mais il n'a pas encore été  
 publié ici de Géographie à l'usage des Écoles Canadiennes. Tandis que  
 nos concitoyens de langue Anglaise, sont amplement pourvus de livres de  
 ce genre; qu'outre ceux qu'ils sont venir d'Angleterre, les Etats-Unis  
 leur fournissent abondamment de quoi choisir, en vain chercherions-nous  
 chez nos libraires un traité de Géographie propre à être mis entre les  
 mains des élèves de nos écoles, ou des enfans, dans les familles. Et ce-  
 pendant la Géographie est peut-être la science qu'il serait en même temps  
 et plus à propos et plus facile d'enseigner de bonne heure à la jeunesse;  
 c'est peut-être celle où se trouvent réunis au plus haut degré l'utilité et  
 l'agrément, et certainement une de celles qu'il est le plus honteux d'igno-  
 rer, quand on a eu le moyen de l'apprendre. Dans l'ouvrage qu'on se  
 propose de publier prochainement, on espère pouvoir faire entrer, (au  
 moyen de notions générales, ou de principes généraux posés préliminaire-  
 ment,) dans un espace assez resserré pour que le prix du volume soit à la  
 portée des personnes les moins fortunées, tout ce que la Géographie peut  
 offrir d'utile à savoir et d'intéressant, en fait de Géologie, de Physique,  
 d'Histoire Naturelle, de Morale, de Politique, &c.

L'ouvrage sera imprimé sur de bon papier, et avec de beaux caractères,  
 et couvert solidement. Le prix de l'exemplaire sera de deux schelins, et  
 de quarante sous seulement pour les personnes qui souscriront pour une  
 ou plusieurs douzaines.

*Cette géographie n'a jamais vu le jour, celle de l'abbé  
 Jean Yvelin ayant été plus tôt terminée.*